

« D'autre part, Dieu réclame *un état constant de jouissance* comme étant en harmonie avec les conditions d'existence imposées aux âmes par l'ordre de l'univers; c'est alors mon devoir de lui offrir cette jouissance..., sous la forme du plus grand développement possible de la volupté d'âme. Et si, ce faisant, un peu de jouissance sensuelle vient à m'échoir, je me sens justifié à l'accepter, au titre d'un léger dédommagement à l'excès de souffrances et de privations qui ont été mon lot depuis tant d'années... » (p. 283).

« ...je crois, même d'après les impressions que j'ai reçues, pouvoir exprimer cette opinion : Dieu n'entreprendrait jamais de se retirer de moi — ce qui chaque fois commence par porter un préjudice notable à mon bien-être corporel — mais il céderait tout au contraire sans aucune résistance et d'une façon continue à l'attraction qui le pousse vers moi s'il m'était possible d'assumer sans cesse le rôle d'une femme que j'étreindrais moi-même sexuellement, si je pouvais *sans cesse* reposer mes yeux sur des formes féminines, regarder *sans cesse* des images de femmes, et ainsi de suite » (p. 284).

Les deux éléments principaux du délire systématisé de Schreber : sa transformation en femme et sa situation de favori de Dieu, se relient entre eux au moyen de l'attitude féminine de Schreber envers Dieu. Nous aurons à établir nécessairement une relation *génétique* entre ces deux éléments. Nous nous trouverions sans cela, avec toutes nos tentatives d'élucidation du délire de Schreber, dans la position ridicule décrite par Kant dans sa fameuse métaphore (*Critique de la Raison pure*) : celle de l'homme qui tient un tamis sous un bouc qu'un autre est en train de traire.

## II

### Essais d'interprétation

Nous allons maintenant tenter de pénétrer le sens de cette histoire d'un malade paranoïde et d'y découvrir les complexes et les forces instinctives de la vie psychique à nous connus. Nous pouvons aborder ce problème par deux faces : en partant soit des manifestations délirantes du

patient lui-même, soit des circonstances qui occasionnèrent sa maladie.

La première de ces voies semble séduisante depuis que C.-G. Jung nous en a donné un brillant exemple en interprétant, grâce à cette méthode, un cas incomparablement plus grave de démence précoce, dont les symptômes s'écartaient infiniment de la normale (1). En outre, la grande intelligence de notre patient, et le fait qu'il fût si communicatif, semblent devoir nous faciliter la solution du problème si nous l'abordons de ce côté. Lui-même nous donne assez souvent la clé du mystère, en ajoutant incidemment à une proposition délirante un commentaire, une citation ou un exemple, ou bien encore en opposant une négation expresse à un parallèle qui lui est venu à l'esprit. Il suffit alors, dans ce dernier cas, de suivre notre technique psychanalytique habituelle, c'est-à-dire de laisser tomber ce revêtement négatif, de prendre l'exemple cité pour la chose elle-même, de regarder la citation ou la confirmation comme étant la source originelle, et nous nous trouvons alors en possession de ce que nous cherchions : la traduction du mode d'expression paranoïde en le mode d'expression normal. Nous citerons à l'appui de cette technique un exemple qui mérite peut-être d'être exposé plus en détail : Schreber se plaint des ennuis que lui causent les « oiseaux » dits « miraculés » ou « parlants », auxquels il attribue une série de qualités vraiment frappantes (pp. 208-214). D'après lui — telle est sa conviction — ces oiseaux sont constitués par des vestiges de ci-devant « vestibules du ciel », c'est-à-dire par des reliquats d'âmes humaines devenues bienheureuses; ils sont chargés de « poison de cadavre » et alors lâchés contre lui. On les a mis en état de répéter « des phrases dénuées de sens apprises par cœur », phrases qui leur ont été « serinées ». Chaque fois que ces oiseaux se sont déchargés sur lui de leur charge de poison de cadavre, c'est-à-dire qu'ils « ont jusqu'à un certain point débité les phrases qu'on leur a serinées », ils se dissolvent en une certaine mesure dans son âme à lui en proférant ces mots « *Sacré gaillard !* », ou bien « *Le diable l'emporte !* », les seuls mots qu'ils soient encore capables de proférer pour exprimer leurs sentiments réels. Ils ne comprennent pas le sens des paroles

(1) C.-G. Jung : *Ueber die Psychologie der Dementia præcox* (*De la psychologie de la démence précoce*), Halle, Verlag Karl Marhold, 1907.